

feint, pour les besoins du moment, d'y renoncer ? Ils sont tous les dignes fils du père du rougisme canadien, M. Papineau, et de ses lieutenants immédiats MM. Eric Dorion et Aimé Dorion. Les descendants actuels sont fiers de leurs pères. Jamais un des leurs ne les a reniés et n'a failli aux traditions de famille. L'héritage est encore intact, avec cette différence qu'on y a ajouté tout l'arsenal des armes de l'hypocrisie ; ce sont des Papineau et des Dorion, avec le courage et l'intelligence en moins.

C'est cette hypocrisie, qui a fait croire à des naïfs que les rouges étaient venus à récipiscence : ce ne sont plus, pensait-on, les libéraux d'autrefois, les mangeurs de prêtres de 1854. Le rougisme s'est converti : il va à la messe, et s'il va également à l'institut c'est, par distraction, c'est l'effet d'une vieille habitude. Il y a toujours eu des naïfs dans le monde ; ces bonnes âmes ont eu beau lire l'histoire, elles n'y ont rien vu. Elles ne se sont pas aperçues que tous les rouges, qui ont porté bien d'autres noms dans l'histoire, ont eu recours à l'hypocrisie comme moyen de succès, lorsque tous les autres ne leur ont point réussi. Après avoir longtemps lutté, à visage découvert, les rouges ont jugé qu'ils ne gagneraient rien en heurtant de front ce qu'ils appellent les préjugés nationaux, et l'an de grâce 1872 vit leur fausse conversion. M. Dorion qui, en 1854, avait refusé d'entrer avec Cartier dans le gouvernement et de réunir tous les Canadiens parce qu'il voulait, disait-il, rester fidèle aux principes du libéralisme, M. Dorion consentait, en 1872, à passer quelques semaines à l'arrière-plan ; M. Laflamme sortit de l'institut encore tout couvert des lauriers cueillis dans l'af-

faire-Guibord, et encore tout ému de sa profession de foi anti-religieuse ; M. Dessaulles consentait à s'imposer le plus grand supplice possible pour lui — celui de se taire et de ne pas insulter le clergé pendant quelques semaines, et le tour était joué. M. Geoffrion abattait l'échafaud destiné au clergé de St. Hyacinthe, M. Laflamme récitait ses patenostres d'un air aristocratique, et M. Doutre disait rira bien qui se convertira le dernier. M. Jetté et quelques rouges moins vifs, consentaient à servir de paravents.

Une fois arrivés au pouvoir, les rouges ont jeté la moitié du masque ; le *National* et l'*Événement* ont délaissé dans leur encrue un peu de fiel anti-religieux, le *National* prenant les devants et devenant souvent le *Pays* pour de bon, lorsque M. Dessaulles met la main à la cuisine ou que M. Aubin ne regarde pas à la composition de son auditoire.

Nous sommes donc représentés à Ottawa par des hommes qui n'ont rien de commun avec la majorité du Bas-Canada.

MM. Geoffrion, Fournier, Letellier veulent l'absorption de la race française par l'élément anglais.

Le Bas-Canada désire se conserver français et catholique et résiste à toute tentative de fusion.

Nos triumvirs désirent l'annexion, l'appellent de tous leurs vœux et n'ont aucune confiance dans la Confédération.

Le Bas-Canada, regardant l'annexion comme le pire des maux qui pourraient nous arriver, y voit mille dangers pour notre foi, notre langue et notre existence comme nation.

Le rougisme est, par sa nature, l'ennemi du catholicisme, et ce n'est que la crainte qui l'empêche de recommencer ouvertement la